

Roland Crahay, *La Religion des Grecs*

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. Roland Crahay, *La Religion des Grecs*. In: L'antiquité classique, Tome 35, fasc. 2, 1966. pp. 673-674;

https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1966_num_35_2_1493_t1_0673_0000_2

Fichier pdf généré le 18/12/2018

Colombe) ou italiens (A. L. Savio) et il ne fait nulle mention des efforts tentés ici et ailleurs pour fonder l'enseignement des langues anciennes sur les textes authentiques. Il en reste à *Rosam amo* (p. 36), qui est d'une latinité douteuse et dont la *platitudo* (cf. p. 105) ne me paraît pas inévitable. D'autre part, l'auteur donne pas mal de recettes utiles, mais j'aurais souhaité un exposé plus détaillé — et nourri d'exemples — de la méthode de redécouverte. Enfin, ce que je lis du but de l'enseignement du latin ne me convainc pas. Certes, M. Rousselet n'entend pas s'engager dans les discussions à ce propos (p. 3). C'est, à mon avis, une erreur. L'expérience m'a prouvé que devant les critiques dont l'enseignement des langues classiques est l'objet, trop de professeurs, qui se veulent pourtant d'ardents défenseurs de leurs disciplines, se trouvent réduits à répéter des lieux communs dont ils sont bien en peine de démontrer la pertinence : n'ayant pas une vue claire des buts qu'ils poursuivent, trop de maîtres n'osent pas, ne peuvent pas dépasser la routine pédagogique et ses fallacieuses sécurités. M. Rousselet pourrait sur ce point éclairer davantage ses collègues. La lecture d'ouvrages comme celui de H. W. F. Stellwag l'y aurait aidé.

Je m'en voudrais de terminer cette recension sans redire que l'ouvrage de M. Rousselet a ses mérites et que s'il n'a pu combler mon attente, il a droit à notre estime.

M. LAVENCY.

Roland CRAHAY, *La Religion des Grecs*. Bruxelles, Éditions Labor, 1966. 1 vol. 11 × 18 cm, 184 pp. (PROBLÈMES. 7).

Voici un petit livre suggestif, écrit avec esprit et abondamment nourri de citations élégamment traduites. Il est, aussi, fortement charpenté. Étant donné que « dans la Grèce classique, l'individu, dès qu'il s'est dégagé du démonisme archaïque, ne se trouve en contact avec les dieux que par le sentiment d'appartenir à la communauté religieuse », on voit l'utilité de traiter successivement, — après quelques pages de généralités sur le sacré, etc. —, de la pensée religieuse (l'homme, le monde, les dieux), de l'acte religieux (le rite et le culte) et de la communauté religieuse. Et puisque l'affaiblissement de la *polis*, à l'époque hellénistique, devait par contre-coup laisser une plus grande place aux formes non officielles de la religion, il est indiqué de traiter, alors seulement, des mystères d'Eleusis et de l'orphisme. L'ensemble de la matière ainsi parcouru, l'auteur peut tenter, en un nouvel effort de réflexion, mais toujours étayé de textes, de dégager les grands traits de la mentalité religieuse des Grecs, ce qu'il fait en trois derniers chapitres intitulés *Attitudes*, *Tensions* et *Théories*.

Les vues citées en ce dernier chapitre et qui sont celles d'Empédocle, de Platon, d'Aristote, de Critias et de Dion Chrysostome, suffisent à donner l'impression que les Grecs avaient déjà pensé à tout et que toutes nos réflexions ne peuvent que suivre les diverses voies qu'ils ont indiquées.

Au chapitre des *Tensions*, l'éventail est tout aussi large : d'Homère à Lucien en passant par Hésiode, par les trois grands tragiques (à propos desquels l'auteur montre bien que, psychologiquement, Sophocle nous reporte à un stade antérieur à celui que traduit Eschyle, car « Sophocle

n'interprète pas les dieux. Il les dépeint»), puis le rationalisme d'Hérodote, de Polybe, du corpus hippocratique et, chez Aristophane, la satire — non encore impie comme elle l'est chez Lucien.

Pour caractériser en profondeur, dans le chapitre *Attitudes*, la piété grecque, l'auteur a recours à la conception chrétienne des vertus théologiques, et c'est son droit, puisqu'il marque les différences. La foi, chez saint Paul déjà, s'accompagne nécessairement d'espérance : on trouve cela chez les Grecs, « à condition naturellement d'éliminer du concept toute apparence de fixité dogmatique ». Mais la foi et l'espérance, pour le chrétien, trouvent leur accomplissement — leur raison d'être — dans la charité, laquelle ne se rencontre guère, chez les Grecs, « qu'en marge de la religion officielle » : les Grecs ne pouvaient donc même pas entrevoir, malgré toute leur imagination et malgré, parfois, leur mystique, l'espèce de trinité dont saint Paul allait jeter les fondements et qui se développerait, à travers les siècles, parallèlement au thème de la Trinité proprement dite.

Sans la charité, la foi et l'espérance ne peuvent que se combiner en divers dosages, dont les deux extrêmes sont bien situés par l'auteur : « Le magicien est un agressif qui entend exercer sur la puissance sacrée une contrainte. Le tempérament opposé aboutit à la bigoterie minutieuse des anxieux », telle que l'a dépeinte Théophraste.

Je ne vois qu'une légère erreur à signaler : à propos de l'hymne attribué à saint Grégoire de Nazianze (et qui, selon certains, serait de Proclus), M. Crahay écrit que le mysticisme pourrait aussi bien en être bouddhique. Il me semble qu'il a voulu dire védantique, car pour le bouddhisme il n'y a *pas* de réalité ultime, il n'y a que vacuité, *śūnyatā*.

Dans la bibliographie, on peut déplorer l'absence — est-ce oubli, est-ce ingratitude ? — de l'excellent Decharme, *La Critique de la Tradition religieuse chez les Grecs*, Paris, 1904.

Le livre de M. Roland Crahay donne l'impression, d'un bout à l'autre, d'une parfaite familiarité avec son objet et d'une réflexion mûre, adulte, qui a porté son auteur — et nous entraîne avec lui — au delà des divers engouements qui ont fait trop souvent oublier — tant était grand le prestige des beaux mythes, des nus radieux, des temples purs, ou parce qu'on croyait y trouver l'émancipation par rapport au dogme chrétien ou à la morale — que « rien n'est plus étranger à l'esprit grec que l'autarcie gothéenne » et que « foncièrement pessimistes, les Grecs sont obsédés par le problème du mal. Non moins foncièrement moralistes, ils posent ce problème en termes de responsabilité ».

Un excellent article a été récemment consacré à ce livre par Marie Delcourt (à qui il doit beaucoup) dans *Synthèses*, Bruxelles, août 1966.

Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN.